

dans le ciel bleu, où elles s'élèvent en nuages blancs et gris, battant des ailes éperdument.

Bientôt nous apercevons les côtes d'Angleterre. De hautes falaises grises, des maisons encadrées de brume, quelque chose de triste, un sombre aspect, voilà l'impression que j'en garde.

Pourtant, Margate—célèbre station balnéaire anglaise—avec sa promenade avançant sur la mer et ses pavillons verts, remplis de jolies Anglaises, aux joyeuses frousses, qui viennent saluer notre navire, ne manque pas de gaieté, d'ensemble, et il serait peut-être agréable de vivre là, si le soleil y était plus familier.

Nous continuâmes jusqu'à Tilbury, et la nuit était venue quand nous arrivâmes là.

Et, après une heure de chemin de fer, j'étais à Londres.

* *

LONDRES, 3 septembre.

Londres, avec sa brume et sa température pluvieuse, ne fait pas bonne impression à un Parisien.

Il y a de beaux édifices, tels que le collège de Westminster, le parlement anglais, la cathédrale Saint-Paul et quelques autres, mais ce que j'ai vu de plus intéressant, c'est certainement l'actuelle *Exposition Indienne*, qui est de toute beauté.

Là, nous sommes transportés dans le petit paradis asiatique.

Dans les plus belles rues de Londres, on voit d'affreuses constructions en briques, et toute la gracieuse harmonie de bâtisses en pierres, uniformes, qui est le propre de Paris, n'existe pas ici.

On fume dans les théâtres... dont quelques-uns sont très riches, sans pouvoir être comparés au *Grand Opéra de Paris*.

Les sergents de ville vous renseignent très bien, et sont en cela bien supérieurs à ceux de la Ville-Lumière. Par contre, les garçons de cafés de Londres sont convaincus que vous leur êtes inférieurs, tandis qu'à Paris, il s'inclinent devant vous, comme si vous étiez l'empereur de Russie.

Londres est très commercial, plus que Paris, mais Paris garde à lui seul la splendeur rayonnante qui éclaire éternellement l'Europe.

Les Anglaises sont jolies, mais la Parisienne est plus gentille et plus gracieuse.

Enfin, je suis à Londres depuis deux jours, et déjà je m'ennuie de Paris.

Edouard Brunet

LE CLERGÉ CANADIEN

M. L.-O. David, quand il rentre dans une veine de production, est inépuisable. Aussitôt après les *Deux Papineau*, brochure dont nous parlions récemment, il vient d'en publier une nouvelle—123 pages, Eusèbe Sénécal & fils, éditeurs, jolie édition—sous le titre qui sert de rubrique à cet article.

Cette dernière brochure est, plus que toute autre chose, un factum contre l'intervention du clergé dans les questions débattues aux dernières élections générales. Cette intervention, pourtant, a été nécessitée par le caractère de la question des Ecoles, caractère non moins religieux que politique, ainsi que certains amis libéraux de M. David, eux-mêmes, n'ont pu s'empêcher de l'avouer.

Cette particularité est importante à noter, car la nature véritable du rôle de l'Eglise catholique au sein de la société est passablement méconnue, dans le plaidoyer de M. David.

C'est ce qui fait que certaines justes remarques, quelques bons conseils justifiés, donnés par M. David en cet opuscule, se trouvent gâchés par certaines extravagances d'expression, sinon de pensées; d'autres remarques bien moins justes; d'autres conseils absolument sans justification.

Nous croyons, en somme, que la dernière brochure de M. David est née d'un bon sentiment; mais a-t-elle été formulée, d'un bout à l'autre, sous la même favorable influence? C'est ce que bien des lecteurs se demanderont.

IMPRESSIONS

Quelle satisfaction de rentrer au foyer paternel après une longue absence! Qu'il fait bon recouvrer la liberté dont on a été privé pendant un certain laps de temps passé sur les bancs d'un collège! On a dit avec raison que la vie de l'étudiant est remplie de charmes, mais elle n'en est pas moins parfois obscurcie par de sombres nuages. A combien d'alternatives cuisantes ne se voit-on pas soumis? Que de fois il faut essuyer les caprices plus ou moins puérils de professeurs, pour ne pas dire de directeurs, qui, se voyant chargés de l'éducation de la jeunesse, croient s'acquitter mieux de leur noble tâche en inventant mille prétextes futiles pour châtier leurs disciples.

L'œuvre de l'éducateur est noble et grande, mais, il est regrettable de le constater, elle ne s'accomplit pas toujours dignement et loyalement. En mainte circonstance, c'est la volonté personnelle, le caprice qui dirigent les actes de quelques pédagogues actuels. Que de souvenirs attachés à ce seul mot qui, hier encore, résonnait à mon oreille: "Je veux!" Que de rêves brisés par cette seule expression emphatique du supérieur, généralement accompagnée d'un geste significatif!—Cependant, que faire? car ils sont revêtus de l'autorité, les professeurs d'un collège ou d'un lycée. On en abuse beaucoup, de cette légitime autorité, aujourd'hui. Il est de nécessité absolue qu'elle existe dans une maison d'éducation, mais il faut aussi qu'elle soit empreinte d'un caractère de justice et d'impartialité qui se reflète sur toute l'administration et la direction.

On semble méconnaître les termes de paternité aux quels l'adolescent a droit de la part de ceux dont le but est de former des hommes intelligents et instruits qui puissent se rendre utiles à la société et faire la gloire de leur patrie. L'autorité confiée aux directeurs leur donne des droits que je ne veux nullement contester, mais je leur dis: Exercez ces prérogatives avec équité, fermeté et lumière; sinon, vous êtes coupables, et la jeunesse saura vous en tenir compte. Mon but n'est pas de jeter l'alarme dans les rangs des éducateurs, mais il faut que partout règne un amour sincère de faire le bien et de rendre justice à qui de droit. Il faut, avant tout, faire des citoyens intègres, qui sachent reconnaître en leurs professeurs de véritables pères, et qui se rappellent avec plaisir le temps qu'ils ont passé sous leur paternelle égide.

On ne saurait croire, quand on n'en a pas été soi-même l'objet, toutes les jouissances qui nous arrivent, à notre retour dans le foyer qui nous a vus naître. Les amis s'empressent de nous adresser, à qui mieux mieux des félicitations sur les succès que nous avons obtenus; nos douces compagnes se font plus gracieuses afin de captiver plus fortement les cœurs qu'elles ont su gagner jadis; tous semblent se joindre en un harmonieux concert pour fêter la rentrée du pauvre absent. On invente mille amusements pour faire couler le temps plus agréablement: ce ne sont que festins champêtres, soirées, réunions amicales où l'on se divertit à la bonne franquette, sans ces apprêts et ces délicatesses, guindées que l'on retrouve dans nos grandes villes.

A la campagne, tout est naturel, tout coule de source; on n'y voit pas ces adulateurs forcés qui vous déchirent à belles dents quand vous avez le dos tourné. Les figures respirent une candeur naïve, qui ne peut tromper; les paroles sont sincères et ne sont que l'écho des sentiments que le cœur éprouve. Que ne donnerais-je pas pour fixer ma résidence définitive à l'ombre du clocher qui frémit sur mon berceau! Mais il faut bien suivre le cours de la vie et s'élaner dans la carrière sans savoir ce que l'avenir nous réserve.—Ah! si l'on pouvait lever un coin de ce voile

impénétrable, que de fausses voies n'éviterait-on pas! Avec quelle ardeur ne suivrait-on pas le sentier qui conduit droit au but indiqué par la Providence! Les décrets de Dieu étant inaccessibles à tout esprit borné, il faut bien se conformer aux lois sages qu'il a établies, sans empiéter sur les droits qu'il s'est réservés.

Marchons courageusement et noblement, et que les vicissitudes d'ici-bas ne nous fassent pas défailir un seul instant; alors, le succès couronnera infailliblement nos efforts.

J. St.-J.

UNE EXCURSION SCIENTIFIQUE

La Société des Antiquaires et des Numismates avait choisi, cette année, pour son excursion annuelle, le pittoresque et légendaire fort de Chambly, sur les rives du Richelieu. Malgré le mauvais temps et la pluie, environ deux cents personnes ont pris le train, le samedi, 19 septembre. Le programme a été fidèlement rempli, grâce au comité d'organisation, à la tête duquel étaient MM. J.-O. Dion et Emard, fils de M. l'avocat J.-U. Emard et neveu de Mgr l'évêque de Valleyfield. La Société des Antiquaires, de son côté, avait délégué MM. Huot, Hague et Ohlen comme représentants, pour organiser et préparer l'excursion.

Il y a eut adresse de bienvenue, réponse et autres discours par M. le juge en retraite Baby, président de la société, l'honorable M. Beaubien, commissaire provincial de l'Agriculture, l'honorable M. Royal, directeur de la *Minerve*.

Voici les noms que nous avons pu relever sur le registre déposé, à cet effet, au fort.

Hon. juge Baby, R.-W. McLachlan, L.-J. Willett, Chas. Durocher, Ed. Barnard, Lucien Huot, Chas. Wilson, J.-A. Neitler, C.-H. Wilson, M. D., M.-A. Peck, Emmanuel Skelton, W.-D. Lighthall, Ludger Gravel, F. Hague, Emmanuel Ohlen, P.-H. Roy, T. B. Warren, James Raid, E.-P. Guy, J.-E. Doré, Dr Laberge, P.-H. Morain, C.-R. Lafontaine, R.-G. Starke, A.-P. Beauchemin, F. Courtemanche, L.-N. Dumouchel, Rodolphe Goyer, J.-A.-W. Black, J. Macdonald Oxley, honorables Louis Beaubien et Joseph Royal, Edmond Montet, John Richards et W.-R. Reid.

Le MONDE-ILLUSTRÉ avait espéré que son artiste spécial pourrait photographier quelques vues-souvenir de cette excursion intéressante. L'état défavorable de la température l'en a empêché. C'est partie remise.

LE BICYCLE ET LE CHEVAL

FABLE

"Voyez, je cours comme le vent,
Et je suis toujours en avant;
Sans bruit, je dévore l'espace:
Tous les coursiers, je les dépasse!"
Disait un bicycliste monté
Par un coursier plein de santé,
Qui tout à coup stoppe et s'arrête.
Un cheval, qui s'approche, a sa réponse prête:
"Sans doute, tu voles comme un trait,
Mais à condition qu'un vigoureux jarret
Fasse tourner ta roue, en poussant ta pédale.
Sois donc modeste, ami, près des simples coursiers
Qui galopent du moins avec leurs propres pieds."
Combien de gens dont l'orgueil fait scandale,
Combien d'insolents parvenus
Ne sont que de belles machines,
Faciles et souples d'échines,
Que pousse un pied robuste en des chemins connus!

FREDERIC BATAILLE.

Les coquettes sont de vraies girouettes, car elles ne se fixent que quand elles sont rouillées.—SOPHIE ARNOULD.

Si jeunesse savait, elle ne serait plus la jeunesse. La jeunesse est aimable, confiante, généreuse, parce qu'elle ne sait pas. La vieillesse sait, elle, et c'est pour cela qu'elle est morose, défiante, égoïste.—A.-P. NETTEMENT.